

A portrait of Marie Céneac, a woman with short, wavy blonde hair, smiling gently. She is wearing a grey, textured sweater. The background is a rustic stone wall with some moss. The image is framed by a white border on the right and bottom.

**Pasteure protestante à Genève, passionnée d'écriture et de littérature, Marie Céneac encourage au dialogue entre spiritualité et culture. Elle se mobilise pour proposer une foi chrétienne ouverte aux questionnements d'aujourd'hui, réconciliant cœur et raison.**

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Marie CÉNEC

# « LA FOI PAR LE CŒUR ET L'INTELLIGENCE »

— **Vous êtes aujourd'hui pasteure. C'est un choix de vie qui trouve sa source dans le milieu familial ?**

— Je viens d'une famille de cinq enfants de milieu plutôt intellectuel, mais modeste. Mon père était journaliste, ma mère s'occupait du foyer. Un milieu chrétien d'origine catholique, mais mes parents s'étaient convertis à une Église du réveil, un courant du protestantisme évangélique de type pentecôtiste. À quinze ans, j'y ai été baptisée, et puis j'ai pris mes distances.

— **Adolescente, que souhaitiez-vous faire de votre vie ?**

— J'étais déjà très intéressée par les questions spirituelles et de sens, et je pensais à l'enseignement. Après mon bac, je suis partie à Strasbourg pour étudier l'espagnol. J'y ai découvert l'aumônerie universitaire protestante et, par-là, le protestantisme historique, d'origine surtout luthérienne.

« Dieu est pour moi  
une puissance de  
Vie. »

J'ai ressenti alors, grâce à lui, un sentiment d'ouverture. J'avais l'impression que je pouvais enfin concilier ma foi et mon intellect, que j'avais le droit de douter, de me poser des questions. Cela a été une vraie libération.

— **Vous n'aviez pas connu cela dans le courant évangélique auquel vos parents avaient adhéré ?**

— Non. C'était une approche fondamentaliste de la foi. On y aimait le contact avec Dieu par effusion démonstrative de l'Esprit. Je ne me sentais pas très à l'aise avec cela. Par l'aumônerie protestante de la faculté de Strasbourg, j'ai découvert des équipes de jeunes étudiants protestants luthériens. J'ai commencé avec eux de l'animation. Ils étudiaient la Bible dans toutes ses dimensions. Je me suis rendu compte que c'est cela que je voulais faire. J'ai alors vite changé de cap dans mes études et je me suis inscrite en théologie comme matière principale.

— **Vous aviez trouvé votre voie...**

— C'est ainsi que j'ai pu concilier la foi par le cœur et, en même temps, par l'intelligence. L'ouverture du cœur était là, présente chez moi, notamment par l'écriture, la poésie. Ce qui était important, c'était de concilier une approche exclusivement émotionnelle et sentimentale de la foi avec une approche également intellectuelle. De ne pas les opposer, mais de les réconcilier. Je pense que le plus difficile est de s'unifier sur ces deux plans, sans que l'un ou l'autre prenne le pouvoir en soi. Cela a été une jubilation de le découvrir et d'inscrire la foi chrétienne dans le temps, de voir son cheminement dans le cours de l'histoire humaine.

— **Ce que l'on croit enfant, ensuite à vingt ans, puis plus tard, évolue souvent. C'est aussi votre cas ?**

— Oui, pour moi, la foi est un cheminement permanent. Enfant, je croyais en Dieu, une figure paternelle à qui je pouvais parler. Ma prière était un lieu de liberté où je pouvais tout exprimer sans jugement. C'était la base de ma foi, et elle est toujours là. Mais, plus tard, en étudiant, l'image d'un Dieu au-dessus de ma tête, d'un Dieu Père s'est écroulée, Dieu devenant davantage une énergie vitale, une force, une puissance de Vie. La théologie a été pour moi un travail de déconstruction de l'image de Dieu me conduisant jusqu'au doute et l'athéisme. J'ai fait ce cheminement jusqu'au bout et, parfois, je me dis que je suis une sorte de croyante athée. J'ai besoin du doute, mais je suis toujours rattrapée par la conviction de la présence de Dieu. Comment s'incarne-t-il ? C'est une autre question. Ma foi évolue, grandit, est toujours en construction, jamais sûre. Elle est plus donnée, reçue, que choisie. Définir Dieu est impossible. Il est mystère, question. La foi est une sorte d'appel, et dans cet appel, il y a un appel à la Vie. Ce Dieu nous appelle à ressusciter de nos tombeaux. Il y a une violence de cet appel à la Vie.

— **C'est le Dieu de Jésus ?**

— Oui, pour moi, le Dieu de Jésus-Christ est le Dieu de l'appel à la Vie. Le Christ est l'homme qui nous ouvre les Écritures. J'ai beaucoup de mal avec la notion de Fils de Dieu, de Trinité. Jésus est celui qui nous révèle l'Écriture et qui nous révèle dans notre relation à l'autre. J'aime beaucoup ces récits de Jésus qui, dans la rencontre, révèle la personne, appelle à la Vie, à la guérison, à la libération. Il ne fait que cela : libérer de la maladie, des certitudes, des faux-semblants, des illusions, et finalement de la mort. Son histoire de mort et de résurrection est pour moi l'histoire de la libération de la puissance et de la peur de la mort.

— **Jésus est divin ou a le divin en lui ?**

— J'aime parfois dire qu'il était totalement rempli du Saint-Esprit, qu'il était totalement traversé par ce Souffle.

— **Il existe tout un vocabulaire religieux à l'ancienne qui ne parle plus beaucoup à nos contemporains...**

— Certains mots sont devenus des gros mots. En même temps, il existe des mots merveilleux comme grâce, rédemption qu'il faudrait oser retrouver. La rédemption et la grâce, on en parle maintenant dans le monde laïc. Il faudrait refaire résonner ces mots sans que cela sente la poussière et la contrainte.

— **Vous êtes aujourd'hui pasteure à Genève.**

**Comment essayez-vous de transmettre cela ?**

— Il y a bien sûr les célébrations au temple, mais on peut être présent autrement. J'ai animé ainsi des sessions de méditation chrétienne. J'ai aussi participé à l'animation d'un espace à la fois culturel, musical et spirituel au cœur de la ville. On a essayé de renouveler le langage pour parler de la foi, de l'essentiel de l'expérience spirituelle, en étant dans une pensée plus libre et plus ouverte, plus évocatrice, où il s'agit plus de faire surgir en l'autre un sens, une interrogation, que de faire entrer une certitude. Cela a bien fonctionné, mais cet espace culturel est aujourd'hui en restauration.

**— Aujourd'hui, quel est votre engagement principal ?**

— Je suis essentiellement pasteur en paroisse, et le centre de ma fonction, c'est la prédication. Il ne s'agit pas juste de tenir un discours, mais de travailler un texte biblique en rapport avec le vécu des gens, et essayer, à partir de cette Parole, de faire accoucher un sens qui est neuf et inouï. Ce qui se passe peut être très fort, notamment lors des célébrations, mariages, baptêmes, obsèques, où les participants peuvent alors s'ouvrir à plus grand qu'eux-mêmes. Ce que l'on appelle l'évangélisation est là. C'est prêcher parfois aussi dans le désert. On lance des mots et on ne peut pas imaginer comment ils sont reçus.

**— La déchristianisation dans nos sociétés occidentales est massive, spectaculaire. Dans le protestantisme historique et libéral qui est le vôtre, il y a des pasteur(e)s hommes et femmes, pas de hiérarchie aussi stricte, moins de dogmes que dans le catholicisme. Et pourtant, ce christianisme-là, proche de la mentalité moderne et laïque, est aussi en crise. Comment l'expliquez-vous ?**

— Je pense que le protestantisme libéral est trop peu connu. Le courant évangélique plus communautaire et proposant des réponses toutes faites attire davantage. Une foi plus exigeante intellectuellement attire moins de monde. Le protestantisme libéral veut assumer la complexité, propose quelque chose de plus exigeant, qui prend du temps, alors que l'on est dans un monde où l'on veut des réponses rapides et simples. Peut-être aussi manquons-nous actuellement de figures marquantes, suffisamment connues, à qui l'on peut s'identifier, comme

l'ont été, par exemple, Théodore Monod ou Albert Schweitzer. Certains protestants publient bien des choses intéressantes, comme la revue *Évangile et Liberté*, mais c'est un petit cercle. Plus fondamentalement, je pense que la vraie liberté n'attire pas tant que cela, mais j'ai

**« La vraie liberté dans la foi n'attire pas beaucoup de gens. »**

foi en ce que nous proposons. C'est pour cela que j'écris. Il faut changer l'image du religieux. Passer le seuil d'un temple ou d'une église est devenu difficile pour beaucoup de contemporains. On attend que les gens viennent chez nous au lieu d'aller vers eux. Ce mouvement-là m'intéresse. Ainsi, j'ai participé à des séances « Un auteur, un livre ». La librairie Payot nous accueille en tant qu'Église protestante ou catholique de Genève pour un cycle de lectures spirituelles. C'est exactement là que je veux être aussi. Dans la société, nous avons une parole à faire entendre, des gens à faire découvrir.

**— Au plus haut niveau, des discussions accompagnées de relations cordiales ont lieu pour****favoriser l'œcuménisme, mais sans véritable rapprochement. À Genève, comment cela se passe-t-il ?**

— Dans mon quartier, le temple protestant et l'église catholique sont tout proches. On se connaît et on s'entend très bien, sans se préoccuper de discussions au-dessus de nos têtes. Nous sommes différents, nous n'avons pas la même esthétique, les mêmes bâtiments, ni tout à fait les mêmes croyances. Mais nous nous retrouvons sur l'essentiel. Nous faisons de temps en temps des célébrations communes autour d'une Parole. On crée ainsi ensemble quelque chose de très beau qui est une source d'espoir. Tout en étant ancré dans nos identités, on partage des temps forts.

**— Vous avez une passion pour la lecture et l'écriture.**

— Les livres ont toujours été pour moi des échappatoires où ma solitude pouvait être habitée. Lire est aussi une manière de prendre le temps, de permettre une rencontre, et de nourrir cet humus intérieur, cet imaginaire. J'ai une prédilection pour des auteurs où le souffle spirituel est présent, comme Charles Juliet, Christian Bobin ou Colette Nys-Mazure qui ont une manière de dire le divin de façon poétique, évoquée et non péremptoire. On ne peut contraindre Dieu dans des mots.

**— Vous aimez lire l'Ancien Testament ?**

— Oui, j'aime surtout lire certains récits portés par une grande puissance narrative, comme le récit d'Abraham, la vie du prophète Élie, le jugement de Salomon, la poésie des cantiques et des psaumes. Des parties plus insupportables aujourd'hui, comme le lévitique, demandent un travail théologique. Nous, les prêtres et les pasteurs, sommes là sans doute pour aider à la compréhension de ces textes.

**— Dans l'Évangile, vous êtes plus particulièrement touchée par certains textes ?**

— « *Ne crains pas, crois seulement.* » Cette phrase dans l'Évangile de Marc a été une parole fondatrice pour moi quand j'étais jeune, timide, et elle a agi puisque je suis devenue pasteur et prédicatrice. Je la récite comme un mantra. J'aime beaucoup aussi le prologue de l'Évangile de Jean. Chez saint Paul, je n'aime pas certains textes, mais bien d'autres, comme lorsqu'il dit le déchirement de l'être humain : « *Je ne fais pas ce que je veux, je fais ce que je ne veux pas.* »

**— Certaines figures chrétiennes vous inspirent ?**

— Les pasteurs Charles Wagner, peu connu, Dietrich Bonhoeffer, tué par les nazis, Albert Schweitzer, saint François.

**— Qu'est-ce qui vous donne de l'élan, de la joie de vivre ?**

— Lorsque je prêche, lors de belles rencontres où passe un véritable échange, quand il se crée une dynamique de groupe dans ma paroisse et au quotidien, dans la nature, le sourire de ma fille, un beau morceau de musique, rien que des choses simples.

**— Qu'est-ce qui vous navre ?**

— Quand, en Église, on pourrait faire de très belles choses, mais que, pour des questions de pouvoir, d'ego, on n'y arrive pas. La crise écologique actuelle aussi me navre, avec une si petite prise de conscience de ce qui va se passer.

**— À quoi tenez-vous par-dessus tout ?**

— Au respect les uns des autres, et à garder la paix, l'harmonie intérieure, la joie en moi. ■